

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	52 (1907)
Heft:	10
Artikel:	Une opération de guerre dans les Alpes vaudoises en hiver : mars 1798
Autor:	Delessert
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-338622

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LII^e Année

N° 10

Octobre 1907

UNE OPÉRATION DE GUERRE

DANS LES

Alpes vaudoises en hiver (mars 1798)

(Planche XLIII.)

L'idée de ce petit travail remonte à un exercice des officiers de St-Maurice au col de La Croix pendant le cours tactique II de 1906.

Les sources principales sont :

Muret : La campagne des Français contre Berne en 1798 ;

R. v. Erlach : Zur bernischen Kriegsgeschichte des Jahres 1798, collection de documents de famille et des archives bernoises ;

Der schweizerische Geschichtsforscher ;

Badertscher und Wieland : Die Märztagen des Jahres 1798 ;

Verdeil : Histoire du canton de Vaud ;

enfin des papiers de famille obligéamment fournis par la famille Pernet de Vers-l'Eglise, dont l'un des ancêtres, Moyse Pernet, surnommé le devin, se distingua au combat de Tréchadèze.

Dans les citations de documents, nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation originales. Sauf pour quelques noms locaux que nous ne retrouvons même pas sur les cartes de détail, on peut facilement suivre toute l'opération sur la carte au 1 : 100,000.

Cette étude nous reporte aux premiers mois de 1798, à l'époque où l'invasion française passait le Jura et prenait pied sur le territoire suisse : la division Ménard dans le pays de Vaud, les premières troupes de la division Schauenbourg échelonnées de Bienne par Court, Delémont et le long de la Birse jusqu'au canton de Bâle.

Le général Brune, nommé par le Directoire au commandement de l'armée d'invasion en Suisse, arriva le 5 février à Lausanne, y établit son quartier-général et prit le surlendemain le commandement de la 1^{re} division, en remplacement du général Ménard envoyé en Corse. Il ne changea rien aux dispositions de son prédécesseur. Le 8 février, dans une lettre adressée « Au général Bonaparte » et datée « Lausanne. 20 Pluv. an 6 », il écrivait entre autres :

« Nous occupons depuis le château d'Aigle jusqu'à Morat — » j'ai trouvé la ligne ainsi établie et, en attendant l'arrivée des » troupes de Schauenbourg, je politique et laisse les troupes en » place en attendant le moment d'agir. »

On « politiquait » en effet des deux côtés. Berne, après avoir déjà cédé toute la plaine vaudoise, continuait ses relations diplomatiques et prudentes avec la « grande nation » et laissait ainsi passer le moment où une vigoureuse offensive de ses troupes eût pu lui fournir l'avantage militaire. Ménard, dont la proclamation avait provoqué la déclaration de l'indépendance vaudoise le 24 janvier, entretenait et attisait le mouvement révolutionnaire dans tout le Pays de Vaud. Brune en prenant les affaires en main adoptait le même système.

Cependant le mouvement révolutionnaire ne trouva pas partout le même écho que dans les villes du littoral. Dans le Jura et dans les campagnes du Gros de Vaud on préférait encore la domination bernoise et l'on se défiait de cette intervention de « l'étranger » avec tous ses « comités ».

Mais ce fut surtout la population montagnarde de la vallée des Ormonts et du Pays-d'Enhaut qui se montra d'emblée réfractaire au mouvement libéral. Si le gouvernement bernois lui avait imposé la réformation, il l'avait, d'un autre côté, traitée avec égards et l'avait enfin complètement gagnée en lui imposant peu de charges, en ne lui faisant pas la dîme trop lourde, en renonçant même à la prélever.

Aussi, tandis que leurs voisins de la plaine du Rhône, à Aigle, Ollon et Bex entraient dans le mouvement révolutionnaire et fournissaient aux Français des contingents de volontaires vaudois, nos montagnards prenaient les armes et se mettaient aux ordres de chefs bernois pour la défense de leurs foyers.

C'est là la cause originelle des deux combats dont nous avons

à parler. Mais il nous faut encore, pour l'intelligence du sujet, rappeler dans ses grandes lignes la situation militaire générale telle qu'elle se présentait au milieu de février.

Au Nord-Ouest, les forces de Schauenbourg, qui tenait les limites de l'ancien évêché de Bâle, s'accroissaient sans cesse et se montaient enfin à 16 000 hommes. Dans le Pays de Vaud, en partie sur la ligne qu'il indique Aigle-Morat, en partie dans l'intérieur du pays, Brune disposait de 10 000 Français et enrôlait environ 4000 volontaires vaudois.

En face de cette invasion, Berne avait sur pied 20 000 hommes pour couvrir près de 200 kilomètres de frontière, du Frickthal au Valais. Leur répartition était, en gros, la suivante :

IV^e division dans la Basse-Argovie;

III^e et II^e divisions d'Aarbourg au lac de Bienne.

La I^e division, comptant 4200 hommes et 26 bouches à feu, avait ses cantonnements à la frontière vaudoise, à Morat et environs.

Bien loin de là, isolé à l'extrême aile gauche, un détachement commandé par le colonel de dragons Beat-Emmanuel Tscharner, gouverneur d'Aigle, était chargé de tenir la partie romande du Gessenay, le Pays-d'Enhaut et le mandement des Ormonts pour parer à un mouvement ennemi par le Simmenthal. Il se composait de : un bataillon du régiment Simmenthal sous les ordres du lieutenant-colonel Fischer, une compagnie de carabiniers du Gessenay, capitaine Graffenried, et 40 canonniers avec 6 pièces de deux.

Ces troupes arrivent le 29 janvier à Rougemont et poussent leurs avant-postes jusqu'à Rossinières. Les milices de la contrée assuraient déjà sur la frontière fribourgeoise, ainsi qu'à la Lécherette et vers Gsteig, les principaux passages à l'exception du col d'Arnon et du col de « Tabousset » (en Sonlemont, au S.-O. de Château-d'Œx, 1 : 100,000) que l'on considérait impraticables en raison de la quantité de neige.

Le colonel Tscharner s'établit à Château-d'Œx avec le major de Diessbach qui lui était adjoint en qualité de commissaire du gouvernement.

Le 1^{er} février les hommes des Ormonts ayant décidé de se défendre et envoyé à Château-d'Œx une requête qu'il leur fut prêté secours, Tscharner dirigea sur le Sépey une compagnie du

bataillon Fischer. Elle y arriva le 3, poussa ses avant-postes du côté de la plaine et détacha 50 hommes à Leysin.

Alarmés de ces mesures, les Français et les Vaudois de la plaine y répondent en poussant des reconnaissances sur les premières terrasses de la montagne. L'une de ces reconnaissances, forte de 80 hommes, put traverser Leysin le 5 au petit jour sans rencontrer de résistance, les 50 occupants de ce village battant d'emblée en retraite sur le Sépey. Elle les suivit jusque là mais jugea prudent de ne pas attaquer cette dernière localité dont les défenseurs montraient une attitude énergique et décidée.

La hardiesse de ces reconnaissances prouvant l'imminence du danger, le colonel Tscharner envoya encore une demi-compagnie au Sépey et appela sous les armes toute la milice de la contrée. Il vint lui-même le 9 février au Sépey pour l'organiser. Comme le régiment d'Aigle était en grande partie passé à la révolution, les miliciens ormonins manquaient d'officiers supérieurs. Tscharner éleva alors au rang de colonel le sergent David Chablais, homme actif, dévoué, très écouté de ses compatriotes et il lui donna le commandement des Ormonins.

Le nouveau colonel avait sous ses ordres : 5 dragons, 80 carabiniers, les compagnies d'infanterie Tille, Tavernier et Aviolat d'Ormont-dessous, Moillen et Culand d'Ormont-dessus, chacune d'une centaine d'hommes, plus une compagnie de dépôt de 80 hommes, soit au total 700 hommes environ.

Ces milices, comme les autres troupes du détachement, vivaient sur le pays, nourries par l'habitant et furent longtemps sans toucher un centime de solde.

Pendant ce temps, les habitants de Leysin, réoccupé par les Vaudois de la plaine, souffraient des mesures arbitraires du nommé Barroud qui y gouvernait « au nom du comité pour le bien public ». Aussi adressent-ils le 23 février, au commandant bernois, une supplique dans laquelle ils « prient au nom de » Dieu, de les venir préserver contre la Tyrannie de toutes les » espèces de Comités. — Les gens de Leysin sont environ à » 150 hommes prêts à marcher sous les drapeaux de L. L. E. E. » par tout où l'on voudra. »

Au reçu de cette supplique appuyée de plus de cent signatures, le colonel Tscharner envoie à Chablais l'ordre de détacher sans retard 100 hommes au secours des habitants de Leysin et de distribuer à ceux-ci de la munition.

Mais avant l'exécution de cet ordre, les gens de Leysin réussissaient à chasser eux-mêmes le « commandant » Barroud et à s'emparer des passages de Sous-Veyge et de Pontit, ce qu'ils annoncèrent de suite au colonel Tscharner par un rapport muni de 91 signatures et dans lequel ils demandaient de nouveau à être soutenus au plus tôt.

Le capitaine Küpfer, qui faisait aux Ormonts le service d'adjudant, se rendit alors à Leysin avec 100 fusiliers et 40 carabiniers et il prit le commandement de la place, laissant un poste aux Crêtes pour garder la communication avec le Sépey.

On se représente facilement les difficultés d'une si grande dispersion avec des effectifs si faibles. Cependant les chefs supérieurs bernois espéraient toujours une offensive générale, ainsi qu'en témoigne une lettre adressée le 28 février par le colonel Tscharner au général en chef d'Erlach. Il nous paraît intéressant d'en citer quelques brefs, mais typiques passages.

Après avoir annoncé son avance sur Leysin, Tscharner écrit¹ :

Je viens d'ordonner la diminution de tous ces avant-postes, connaissant l'Ennemi moins fort qu'on le croyait d'abord et pour ne pas fatiguer la troupe sans besoin. — En cas d'un ordre pour avancer les postes rejoindraient en grande partie..... Avancés comme nous sommes nous gardons une étendue de 10 lieues de terrain, depuis Bellegarde dans le canton de Frybourg jusques à la Croix, passage d'Ormont-dessus à Bex. C'est par cette raison que nous avancerons le plus facilement par Leysin.....

.....Un Bataillon de plus nous mettrait entièrement à l'aise et à même de coopérer d'une façon avantageuse. Nous avons un Obus et 6 pièces de deux, *deux de ces dernières à Ormont*².

.....Il nous faudrait quelques pièces de plus gros Calibres, il y en a de courtes de 6 L. qu'on transporterait facilement ici. Nous demandons de munition qu'en mitrailles, le pays étant trop raboteux pour tirer à Boulets avec avantage. Quelques bas Officiers d'Artillerie un peu dressés nous sont fort nécessaires.....

.....Il y a de la négligence dans les Bureaux à Berne, les Ormonts ont servi passé trois semaines sans Argent, vivant à Crédit; malgré des Sollicitations réitérées, on me fait espérer un Envoy sous date du 24, aussi j'espère de toutes mes forces.

J'attends quelque peu de munitions de Berne, où je continuerai de m'adresser pour ces sortes d'Articles. Mais pour ce qui est de l'augmentation de Trouppes ou d'Artillerie, je crois devoir m'adresser à vous directement.

¹ Correspondance officielle du major général K.-L. von Erlach, aux Archives de Berne.

² Envoyées le 22 février de Château-d'Œx au Sépey.

A cette lettre sont joints comme annexes deux tableaux donnant l'un les effectifs, l'autre la répartition des troupes. Nous en citons ce qui concerne les Ormonts et Leysin, c'est-à-dire la fraction du détachement qui fut intéressée dans les deux combats retracés plus loin.

**Etat de la troupe dans le Gessenay romand et les Ormonts
au 28 Février 1798.**

Etat de la Troupe des deux Ormonts et Leysin.

Du Bataillon Fischer de Siebenthal en renfort aux Ormonts.

	Report.	716
Carlen Mousquetaires	125	
2 Plotons Bucher Carabiniers	50	175
	891	

Suit l'énumération des effectifs dans la partie romande du Gessenay: compagnies Gaudard, Graffenried, Im Oberst  g, etc....

Dans le second tableau, nous trouvons un certain nombre de noms locaux que les cartes actuelles ne donnent pas, mais il est facile néanmoins de reconstruire d'après cela en gros le service de sûreté du détachement, en tenant compte de ce que la belle route postale par la rive droite de la Grande-Eau était alors loin d'exister.

Ce tableau porte le titre :

**Etat de service du Gessenay et des Ormonts
au 28 février 1798.**

Service aux Ormonts et Leysin contre Aigle.

Postes

1.	Sépey Ormont-dessous Grand Garde	20	hommes.
2.	Garde vers l'église	17	"
3.	" au Pertage	26	"
4.	" au pied de Cretaz (les Crêtes), Chasseurs	15	"
5.	Garde à Perrossière	5	"
6.	Leysin Grand Garde	32	"
7.	Haut du Village (au Fayday).	6	"
8.	Au le mont (probablement Larrets)	19	"
9.	Village de Veiges (Veyge)	33	"
10.	Veiges et avant-poste	59	"
11.	Pontit	60	"
12.	Villard	9	"
13.	Presfaudars (Prafonde)	10	"
14.	Benne	8	"
15.	Maison de Bamp	4	"

**Au-delà de la Grande Eau, en avant de
la Forclaz, contre Aigle et Ollon.**

1.	Au Pont de la Tine	24	"
2.	Au Moulin	37	"
3.	A Antregues	46	"
4.	Au lex Bion	31	"
5.	Au Pont des Planches au Velard	24	"

Ormont-dessus contre Bex.

1.	Aux Plans	6	"
2.	Au Mazot, autrement à la Croix	28	"
	Total.	<u>519</u>	hommes.

Suit la liste du service à Château-d'Œx, à Rossinières, à Rougemont, à Bellegarde.

Le 1^{er} mars¹, Tscharner informe le conseil de guerre qu'il

¹ Dossiers sur la Révolution, aux Archives de l'Etat de Berne.

s'est mis en relations avec le général d'Erlach ; il annonce que l'effectif de ses troupes est de 1429 hommes, avec lesquels il doit occuper 27 postes-frontière, de sorte que le tour de garde revient pour chaque homme tous les 3 jours. Il demande encore 2 pièces de gros calibre avec munition à mitraille et 10 à 12 000 cartouches, car il n'en a plus que 20 000 ; enfin il lui faudrait quelque cent piques pour les femmes des Ormonts, *qui demandent à grands cris à être armées*. En outre, il se plaint du manque d'argent et d'être mal ravitaillé en vivres, en raison de la pénurie de voitures dans le Simmenthal.

L'enthousiasme féminin dont parle Tscharner était très réel, témoin le fait de Suzanne Nicolier, d'Ormont-Dessus, appelée la Tante Bernoise, parce qu'elle avait habité Berne dans sa jeunesse et qui, ayant revêtu l'uniforme de son beau-frère, Moyse Pernet, fils de Moyse Pernet, officier baillival de LL. EE., monta fidèlement la garde à Vers l'Eglise¹.

Mais pendant ce temps, les derniers jours de février, le Conseil souverain, à Berne, cédant à une démarche du général d'Erlach, appuyé par 72 officiers, avait décidé de passer à l'offensive sur toute la ligne. On donna alors les ordres pour l'attaque, qui devait se faire le 2 mars, au matin, en 12 colonnes. Le détachement du Gessenay, soit les 1400 hommes du colonel Tscharner, forme la colonne n° 1, qui « tombera sur Aigle pour marcher » de là sur Villeneuve, afin d'inquiéter l'ennemi et l'empêcher « de porter secours à Brune ». Ces ordres pour la colonne n° 1 furent interceptés par l'ennemi.

Ils eussent sans cela trouvé Tscharner tout disposé à marcher puisque, justement le 2 mars, cet officier écrit au général d'Erlach qu'il a l'intention de prendre l'offensive le 4 ou le 5 au plus tard et que, à cet effet, il va renforcer les troupes des Ormonts.

J'y mènerai, dit-il², deux de ces compagnies (romandes du Gessenay) et les Chasseurs qui y appartiennent avec M. le Capitaine de Graffenried, pour exécuter en me portant en avant avec huit cents hommes un Coup sur les montagnes d'Ollon qui nous demandent à peu près comme ont fait ceux de Leysin.... Nous ne pouvons rester plus longtemps dans la position où nous sommes sans frapper un Coup qui nous débarrasse un peu des troupes ennemis ou plutôt cohue qui nous tient en alerte, les avant-postes se touchant partout....

Je n'ai point encore reçu l'argent pour la troupe des Ormonts, ils n'ont reçu que quelques faibles à Compte, mais il m'a été annoncé.

¹ Papiers de la famille Pernet.

² Correspondance officielle du major-général K. L. v. Erlach.

Cependant, de même que, du côté helvétique, on voulait tenir cette diversion sur Villeneuve pour menacer Brune sur ses derrières, on songeait du côté français à s'emparer des Ormonts et du Pillon pour inquiéter Berne aussi du côté sud. Cette mission fut confiée au chef de brigade Chastel, à qui Brune écrit de Lausanne le 25 février¹ :

Je vous donne avis, Citoyen, que j'ai fait choix de vous pour commander le poste d'Aigle et tout le bassin à recouvrer.

Vous aurez sous vos ordres un bataillon de la 2^{me} demi-brigade d'infanterie légère, toute la milice du pays et son artillerie. Je désire être Exactement instruit des Mouvemens qui pourraient avoir lieu.

Dans son ouvrage sur *La Campagne des Français contre Berne*, auquel nous devons de nombreux renseignements, Muret nomme « franco-lémaniques » ces troupes du général Chastel, composées de Français, d'environ 400 Bas-Valaisans et de Vaudois qui allaient combattre leurs compatriotes de la montagne.

Rappelons encore ici que les communications étaient loin d'être ce qu'elles sont aujourd'hui.

Les Ormonts et villages environnants n'étaient reliés à Aigle et Ollon que par des sentiers de pâturages et quelques sentiers muletiers, dont le meilleur passait sur la rive gauche de la Grande-Eau, par Exergillod-la Forclaz. Ormont-dessus avait en plus un bon sentier muletier sur Gryon-Bex par le col de la Croix d'Arpille (sur la Croix 1: 100 000) à peu près tel qu'il existe maintenant, mais en ce moment-là de l'année enseveli sous la haute neige.

Chastel décida de marcher en deux colonnes, l'une remontant la vallée de la Grande-Eau pour attaquer Ormont-dessous, l'autre prenant par Gryon sur Ormont-dessus et il ordonna la concentration nécessaire pour que le mouvement pût commencer le 4 mars.

Le colonel Tscharner ayant reçu dans la journée du 3 mars l'avis que les Français, renforcés à Aigle, se préparaient à attaquer les Ormonts, fit allumer les feux d'alarme et sonner le tocsin. A cet appel toute la population se réunit en armes, on renforça les postes extérieurs et on occupa les emplacements de combat.

Dans l'après-midi du 4, une courte fusillade, sans résultat, du reste, s'échangeait entre les avant-postes ormonins et des

¹ Correspondance du général Brune.

patrouilles françaises dans le bois de la Cheneau, sur la rive gauche de la Grande-Eau. — C'était le prélude.

Le soir de ce même jour, Chastel prend en personne le commandement de sa colonne de gauche forte d'environ 2000 hommes et, après avoir donné l'ordre d'allumer les feux habituels de bivouac pour tromper l'ennemi, il marche d'Aigle sur Ollon où il prend le chemin de Panex pour arriver passer la nuit à Plambuit.

Le lendemain, 5 mars, commençait l'attaque. L'avant-garde, sous le commandement du chef de brigade Clavel de Brenles, composée de deux compagnies françaises et des compagnies lémaniques Bergier et Blanchenay, plus un détachement de mineurs des Salines, sous les ordres du directeur Favre du Bévieux, devait marcher sur la Forclaz et attaquer de front ce hameau, tandis que la compagnie Cossy, passant par le Dard, contrefort nord-ouest du Chamossaire, l'attaquerait de flanc et d'en haut. — Le gros, sous les ordres de Chastel, prenait direction par Exergillod sur le Sépey.

Aux Granges, un poste ormonin offre une première résistance à la colonne Clavel, mais il est bousculé après une courte fusillade. L'un des défenseurs, Frédéric Monod, jeune homme rentré du service hollandais, blessé à mort, est encore maltraité par les Lémaniques qui lui arrachent ses armes.

A la Forclaz, l'entrée sud du village était barricadée avec les matériaux d'une maison en construction, la lisière occupée par une compagnie de carabiniers ormonins sous les ordres du capitaine Pictet, vieillard à cheveux blancs, dont deux fils combattaient dans les rangs des Lémaniques ! La compagnie de carabiniers bernois de Graffenried avait pris position un peu en arrière du village, en échelon. Sur la barricade la fusillade est violente et la résistance opiniâtre. Les Ormonins y perdent plusieurs des leurs, entre autres le justicier David Vurlod du Sépey. Mais bientôt la compagnie Cossy apparaît sur le flanc de la montagne et la compagnie de Graffenried bat en retraite vers « au Rosé », derrière la Grande-Eau, après avoir perdu deux hommes. Pris de deux côtés, les défenseurs cèdent. Cependant le combat continue un certain temps dans le village, les Ormonins tirant encore par les fenêtres des maisons, ce qui excita la fureur des attaquants qui incendièrent une maison et maltraitèrent cruellement quelques habitants après les avoir pillés.

Clavel estime ses pertes devant la barricade à une vingtaine de tués et blessés, parmi lesquels le lieutenant vaudois Bourgeois et le tambour-major Senn de Lausanne, que son brillant uniforme fit prendre pour un général et qui fut, en conséquence, le point de mire de nombreux fusils. Les pertes des Ormonins ne furent pas moindres, car on trouva dans une seule maison 6 blessés.

Pendant ce temps, Chastel avait occupé Exergillod, après en avoir chassé un poste ormonin qui s'y était barricadé. De là il envoie un bataillon avec ordre de passer la Grande Eau au pont de la Tine. Ce pont était défendu par douze carabiniers installés dans une redoute fort bien construite par un ouvrier du génie, Abraham Dupertuis. Cette poignée de braves opposa une courageuse résistance, au cours de laquelle Dupertuis lui-même fut tué, mais il fallut céder devant l'énorme supériorité numérique, et le bataillon lémanique gravissant les pentes qui aboutissent au Sépey parvint à s'installer dans le groupe de maisons voisin de l'église (au Vernay 1 : 100 000), à 700 mètres du village lui-même.

Une seconde colonne d'attaque, de 200 hommes, fut dirigée sur le pont des Planches pour atteindre le Sépey par le plus court chemin. Ce pont, défendu par une barricade et par quelques obstacles d'approche (chevaux de frise) était occupé par une section de la compagnie Im Obersteg, du Simmenthal, et une section d'Ormonins. Ceux-ci firent si bonne résistance qu'on ne put les déloger et que l'on se contenta de les occuper par un feu de tirailleurs en attendant l'avance du bataillon envoyé par le pont de la Tine.

Cependant la nouvelle de la prise de la Forclaz fut bientôt connue au Sépey. Se voyant alors menacé de deux côtés, abandonné par les deux compagnies du Simmenthal, qui s'étaient mutinées, le colonel Chablais conclut une capitulation en vertu de laquelle Ormont-dessous reconnaissait le nouveau régime établi au Pays de Vaud et les habitants déposaient leurs armes. Chastel, de son côté, s'engageait à ne pas occuper le Sépey et laissait aux Ormonins leurs deux canons¹.

La plupart des défenseurs de la Forclaz s'étaient retirés sur Vers-l'Eglise, où ils se joignirent aux hommes d'Ormont-dessus,

¹ Aucun rapport ne mentionne qu'il ait été fait emploi d'artillerie ni d'un côté, ni de l'autre.

tandis que la compagnie de Graffenried, passant par les Voëtes et Aigremont, se retirait sur la Lécherette, où elle se rencontra avec les deux compagnies du Simmenthal qui avaient abandonné le Sépey en répétant le refrain habituel de trahison.

Suivons maintenant la colonne de droite qui devait marcher par la Croix-d'Arpille sur Ormont-dessus et couper au Pillon la ligne de retraite des Bernois sur le Simmenthal.

Elle était sous le commandement du lieutenant-colonel Forneret, officier récemment revenu du régiment Stettler au service de Sardaigne, et elle se composait de deux bataillons vaudois (les bataillons Forneret et Desaillaux), de trois compagnies françaises et d'une compagnie de mineurs formée par le citoyen bernois Wild, directeur des salines de Bex. Au total environ 1500 hommes.

Vu la longueur et les difficultés du trajet, cette colonne devait prendre une forte avance sur la colonne de gauche. Elle quitta donc Bex déjà à 11 h. matin le 4 mars, se dirigeant d'abord sur Gryon. Une forte couche de neige fraîche rendait la marche de plus en plus pénible à mesure que l'on s'élevait, aussi la colonne fit-elle une halte prolongée à Gryon et n'atteignit-elle que vers le soir, au prix des plus grandes difficultés, les chalets de Taveyannaz, où elle chercha abri pour la nuit. Elle avait, en cours de route, perdu plusieurs hommes, entre autres un soldat Cherix, de Bex, mort d'épuisement dans la haute neige. Exaspérés par ces obstacles inaccoutumés et inattendus, les Français étaient prêts à se mutiner ; ils mirent le feu à l'un des chalets et menaçaient de brûler l'officier vaudois qui avait conseillé ce passage ! Forneret, seul, gardait toute son assurance et sa bonne humeur, disant à ses soldats qu'ils pourraient prochainement entrer dans Berne, tandis qu'un Français, impressionné par cette nature sauvage, s'écriait : « Ah ! l'on voit bien que le bon Dieu n'a jamais passé là ! »

Bien avant le jour, mais par un brillant clair de lune, la colonne, précédée à courte distance par une faible avant-garde, reprend sa marche pénible et atteint aux premiers rayons du soleil le sommet du col, la hauteur de sur la Croix, d'où l'on commence à descendre vers Ormont-dessus. Mais au moment où l'avant-garde approchait du bois d'Aiguefroide, un peu avant l'alpage de « Sur-le-Masot », le poste ormonin d'une trentaine d'hommes, qui occupait la lisière supérieure du bois, ouvre sur

elle un feu violent, à la fois d'enfilade et dominant, puis, profitant du désarroi ainsi obtenu, il se retire vers les chalets de Tréchadèze (Tré-Chadize ou la Chadise, suivant les cartes), où il s'établit à une lisière de bois dans un fossé naturel. Là cette petite troupe fait encore un abattis en travers du chemin et cela en si grande hâte que l'un des hommes, Jean-David Girod, est écrasé par la chute d'un sapin. Cependant le rapport que l'on avait envoyé au Plan-des-Îles sur l'approche de la colonne ennemie, était parvenu à destination et les renforts arrivaient. Ils se composaient de 200 Ormonins sous les ordres des citoyens Moillen, Culand, Moyse Pernet et J.-J. Pichard et d'une compagnie de carabiniers de landwehr des environs de Gsteig-Lauenen, commandée par le capitaine Fischer, lequel prit en même temps le commandement de toute la troupe. Arrivé devant cette nouvelle position, Forneret voulut déployer son monde et attaquer à la baïonnette, mais le terrain n'offrait pas un espace suffisant et la neige, profonde et molle, rendait tout mouvement impossible sous le feu meurtrier des défenseurs. Quelques-uns des assaillants parvinrent à s'abriter dans l'un des chalets de Tréchadèze, d'où ils tiraient à travers les poutres et l'on montre encore aujourd'hui à ce chalet les traces des balles des Ormonins. Le combat par le feu durait depuis 3 heures quand des carabiniers de Gryon indiquèrent un sentier tournant Tréchadèze et d'où le tir contre les Ormonins pourrait être plus efficace. Forneret y envoya un détachement composé de ses meilleurs tireurs, puis il voulut tenter une nouvelle attaque et il s'élançait lui-même en tête lorsqu'il tomba la poitrine traversée. Il n'avait cessé d'encourager ses hommes et de donner l'exemple de la bravoure, il s'écria encore en s'affaissant : « Ce n'est qu'un homme de moins, allez toujours, en avant mes enfants ! » On prétend qu'il portait sous son vêtement une cotte de mailles à l'épreuve des balles rondes et que ce fut un carabinier ormonin, Moyse Nicolier, qui, ayant chargé son fusil avec une pointe de « fossoir », l'atteignit mortellement ! Le fusil de Moyse Nicolier a été remis plus tard au musée du château de Chillon.

La chute du chef arrêta l'élan de l'attaque et les Lémaniques, découragés, se retirent sur les hauteurs en laissant dans la neige de nombreux blessés et morts, entre autres le lieutenant Dubois, d'Ollon, que les Ormonins ensevelirent dans leur cime-

tière. Les Lémaniques emportent Forneret à la cure de Gryon, où il mourut le lendemain matin.

On l'ensevelit à Bex sur la place publique, au pied de l'arbre de la liberté, en présence des magistrats et des troupes franco-lémaniques et d'une foule immense. Des jeunes filles vêtues de blanc couvrirent le cercueil de branches de laurier et l'on vota à Forneret cette inscription en style républicain :

VOYAGEUR !
ICI REPOSE FORNERET.
FUIS SI TU ES TYRAN ;
ASSIEDS-TOI SI TU ES UN FRÈRE.

Les Ormonins, de leur côté, affaiblis, sans ravitaillement, n'ayant plus ni munitions, ni vivres et voyant leurs nombreux morts et blessés à évacuer, perdent également courage. Quelques hommes de cœur conseillèrent bien de profiter de cette victoire et d'entreprendre la poursuite, mais ils restèrent en minorité et la brave petite troupe redescendit au Plan-des-Iles, où l'on apprit la capitulation d'Ormont-dessous, en même temps que les bruits de trahison prenaient plus de consistance. Les hommes prirent alors congé de leurs chefs, rentrèrent dans leurs chalets et cachèrent leurs armes. Ils avaient eu de nombreux blessés et plusieurs morts, parmi lesquels divers notables : Jean-Pierre Bonzon, des Voëtes ; Abram Pictet, d'Ormont-dessus ; Jean-David Pichard ; Moyse Favre.

Et le capitaine (certains textes disent colonel) Fischer reconduisit ses carabiniers bernois au Gessenay.

Le poste de Leysin n'avait pas été inquiété. Il est regrettable que son chef ne se soit pas senti, lors du combat du Sépey, assez sûr de la situation pour tenter un mouvement offensif contre l'aile gauche de Chastel. La seule apparition ou menace d'une contre-attaque par les hauteurs des Crêtes eût peut-être arrêté la marche du bataillon lémanique au pont de la Tine. Quoi qu'il en soit, le capitaine Küpfer, bien qu'il eût connaissance de la capitulation du Sépey, garda ses gens sous les armes jusqu'au lendemain 6 mars. Ce jour-là ses officiers lui remirent une lettre exigeant le licenciement de la troupe « parce que le pays était trahi et vendu ». Cette rumeur grandissait de toutes parts ; le capitaine dut céder et licencier, puis il se retira avec son drapeau et quelques fidèles par les Mosses sur Château-

d'Œx. Sa situation n'avait, d'ailleurs, pas été enviable, témoin cette réclamation qu'il faisait au nom de ses hommes :

Depuis près de six semaines qu'ils sont sous les armes, ils n'ont reçu de paye que pour onze jours, les rations ne leur ont été délivrées qu'en partie..... On avait promis aux habitants de Leysin de leur rendre celles qu'ils ont fournies, jusqu'à présent ils n'ont rien reçu et ils n'en peuvent plus fournir...

Dans son rapport au conseil de guerre sur l'abandon de Leysin, Küpfer estime que la capitulation du Sépey n'eût pas été nécessaire et que Chablais a fait preuve d'une grande faiblesse et il écrit :

Le 6, voyant que j'étais abandonné, que toutes les troupes qui devaient me couvrir le dos étaient parties, que les miennes quittaient aussi, que les rations manquaient, ne recevant ni ordres, ni secours, ignorant absolument ce qui se passait à Berne, réduit à 32 factionnaires sans les gens du village, les officiers insistèrent pour que j'ordonnasse le licenciement de notre petite troupe, à quoi je ne pus me refuser.

Au retour des débris des troupes bernoises dans le Gessenay, une grande effervescence s'empara des soldats, qui prêtèrent foi aux bruits de trahison. Les officiers bernois patriciens, sentant leur vie menacée, prirent la fuite. Tschärer s'éloigna par la montagne du côté d'Abläntschen ; son domestique, qui voulait atteindre le Simmenthal, fut massacré. Graffenried gagna péniblement à travers les hautes neiges le col du Rawyl et se réfugia en Valais. Il y vit, 15 jours plus tard, le représentant Mangourit, qui lui dit que les Français avaient compté, à la suite de leur expédition contre les Ormonts, environ 400 disparus ! Il est probable que nombre de déserteurs sont compris dans ce chiffre. Toutefois les Français ne tentèrent plus jamais aucune entreprise contre les montagnards des Ormonts.

Et maintenant quels enseignements pouvons-nous tirer de ces événements ?

Nous y trouvons d'abord la confirmation de certaines vérités tactiques propres à la guerre de montagne.

Si l'attaque parvient à percer en un point quelconque le dispositif du défenseur, elle obtiendra ainsi très souvent la possession de toute la ligne. Un mouvement enveloppant et si possible dominant aura, en montagne, même avec des forces très restreintes, les plus grandes chances de succès, surtout s'il menace la ligne de retraite ; mais on ne saurait être trop généreux dans l'avance à donner aux colonnes qui ont le chemin le plus long et le plus difficile

à parcourir. En voulant faire trop vite, en partant mal préparé et mal renseigné on n'aboutit à rien. — Quant au défenseur, il doit être cuirassé contre les émotions que peut causer l'afflux des rapports pessimistes signalant l'ennemi de tous les côtés à la fois et il ne doit pas se laisser impressionner par l'apparition de petites subdivisions qui ont, peut-être, atteint quelque point dominant, mais qui n'ont derrière elles aucun appui, aucun soutien. Il doit surtout éviter une dispersion par petits paquets de force égale. Il faut occuper les points de passage juste avec les forces nécessaires pour une observation efficace et se garder des réserves fortes et mobiles, qui sachent *au bon moment* marcher à l'ennemi pour l'attaquer pendant qu'il est aux prises avec les difficultés du terrain.

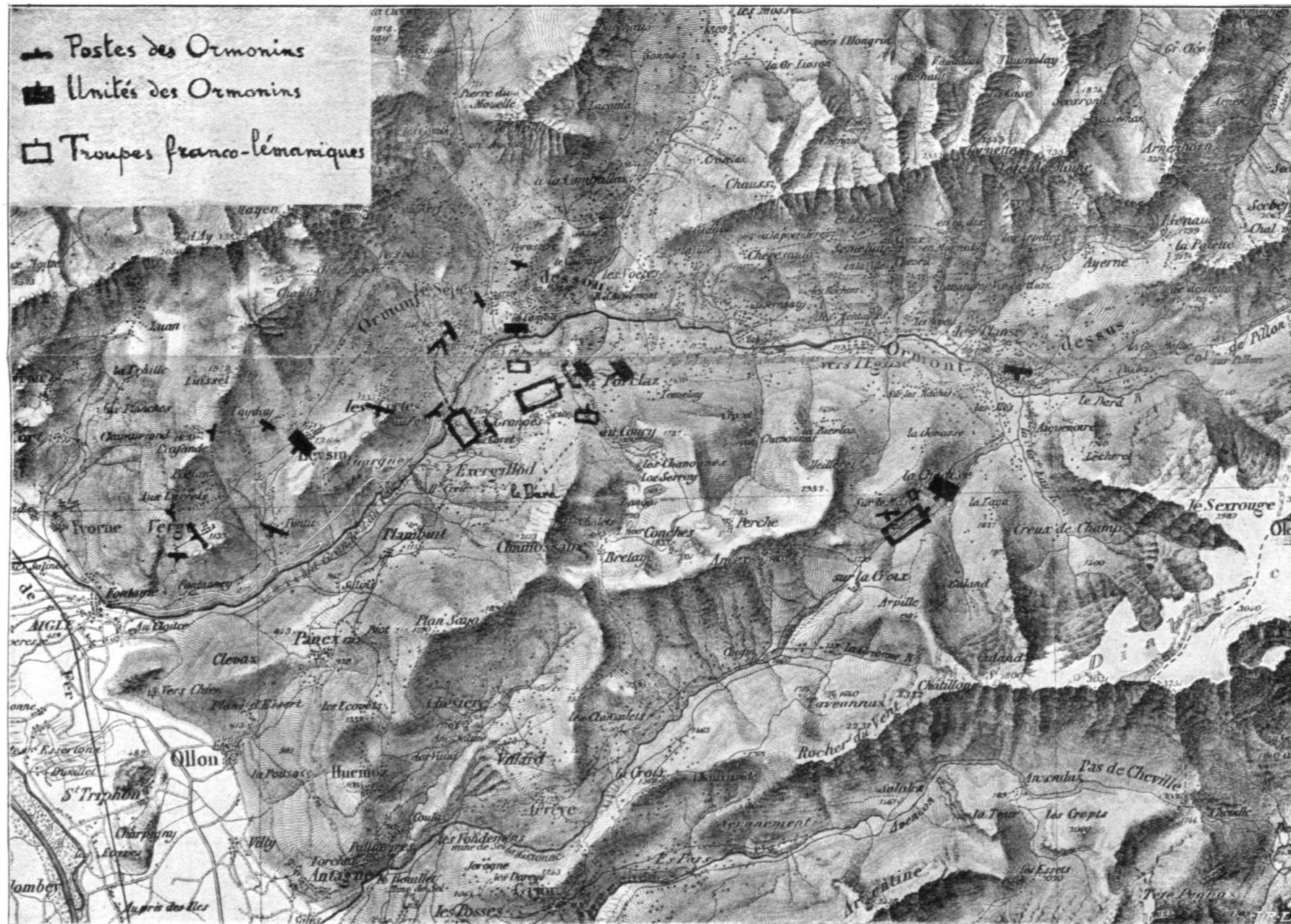
Puis nous trouvons dans l'histoire de cette courte campagne divers avertissements. Elle fait d'abord nettement ressortir l'importance énorme de cette belle contrée, partie haute montagne, partie Préalpes avec ses grandes routes, «le boulevard des Alpes», comme l'appelait Louis Ruchonnet, et maintenant même avec des voies ferrées.

N'en avons-nous pas quelques-uns de ces beaux coins de pays, qui semblent à première vue fort éloignés du grand théâtre où joueront les grosses unités stratégiques, mais qui pourront servir de scène à des épisodes dont l'influence peut être décisive sur l'issue du drame ? Et avons-nous les troupes exercées, instruites et équipées pour figurer avec succès sur cette scène à part ?

Quel est le résultat de cette campagne des Ormonts ? Les vainqueurs n'ont rien gagné, les vaincus n'ont rien perdu ! Quels sont les vainqueurs, quels sont les vaincus ?

A Ormont-dessous, Chastel victorieux exige une maigre capitulation, puis s'en va pour ne plus revenir. Sur la Croix, la colonne lémanique, bien que fort supérieure en nombre, se décourage après deux ou trois assauts infructueux et, sans avoir été rejetée, elle repasse le col et redescend dans la vallée ; les Ormonins, maîtres du champ de bataille, regardent l'ennemi s'en aller.... puis ils s'en vont aussi et se dispersent.

Et pourtant, des deux côtés, les combattants étaient ou des montagnards ou des hommes aguerris. Alors ?.... Alors, c'est qu'on ne savait pas *combattre* en montagne, on ne savait pas affronter en même temps les difficultés de l'obstacle et les périls



du combat; on n'était ni trempé, ni équipé pour lutter à la fois contre l'ennemi actif et contre la nature impassible. Et puis surtout, surtout on ne s'était nullement préparé à une telle opération; il n'y avait rien d'*organisé*, aucun ravitaillement; on ne s'appuyait sur rien. Une fois la cartouchière et le sac à pain vides on sentait l'irrésistible besoin de retourner à la maison.

Le capitaine Simon donne pour épigraphe à ses *Principes de la guerre alpine* le mot de Pouvillon: « La montagne déprime les faibles et exalte les forts ». Nous croyons ce mot très juste: il faut se sentir fort et confiant pour entreprendre avec succès une opération en montagne.

Quant à ce malheureux détachement du colonel Tscharner, troupes bernoises et milices des Ormonts, peut-on leur en vouloir de leur découragement et de la créance accordée aux bruits de trahison? Depuis des semaines sans solde, sans renforts ni en munitions, ni en vivres, sans ordres, ni secours, ne pouvait-on pas finir par douter du pouvoir central. « Mes piquets finissent au pont de Wimmis », écrivait Tscharner le 1^{er} mars en demandant au conseil de guerre qu'il voulût bien resserrer sa ligne de relais. Rien d'étonnant si des ordres furent interceptés en route! Espérons, quand l'heure de la grande épreuve sonnera, que nous ne devrons pas laisser en l'air, sur un flanc, un détachement dans un isolement pareil, à moins qu'il ne puisse s'appuyer sur une place forte suffisamment approvisionnée.

Autre chose. Nous parlons volontiers de défense régionale, ou de garde régionale, les hommes des vallées occupant les cols et défendant directement leurs propres masots, se faisant tuer plutôt que de céder à l'étranger le chemin de leurs foyers. Oui, ce sacrifice est certain, mais il n'y aura là qu'une brève et inutile défense si ces braves gens n'ont pas vu *au moins une fois* en temps de paix comment il faut occuper ce terrain, à quel chef immédiat et à quel chef supérieur il faut obéir; s'ils n'ont pas appris la nécessité de la combinaison des efforts et de l'orientation réciproque entre les postes. Et là, il faudra des chefs énergiques, connaissant leurs hommes et jouissant de leur confiance, des chefs sachant tenir leurs postes au courant des événements et lutter contre l'influence délétère des fausses nouvelles et des bruits pessimistes qui ont été la principale cause des affligeantes défaillances de 1798.

Si, au cours de notre récit, nous sommes entré dans le détail

jusqu'à citer des noms, c'est justement pour faire ressortir le patriotisme, le dévouement, le courage de cette sorte de garde régionale des Ormonts dont les belles qualités ont pu sauver l'honneur des armes, mais n'ont point fourni de victoire effective, précisément parce que l'exercice et l'unité de commandement faisaient défaut.

Simple question : Pourrait-on une fois, dans une région déterminée et à titre d'essai, voir à combiner une inspection annuelle avec un petit exercice d'occupation de secteur ? Cela demanderait une journée entière, on fournirait la solde et les vivres, mais cela n'augmenterait pas les jours de service et probablement que personne de sensé ne gronderait.

Il y a encore abondante matière à réflexion dans ces événements d'un autre siècle, mais nous ne voulons pas fatiguer plus le lecteur, qui peut de lui-même multiplier les conclusions.

DELESSERT, major.
